

Rose de Freycinet

Journal du voyage autour du monde à bord de l'Uranie (1917-1820)

(Texte présenté au Congrès du comité des travaux historiques et scientifiques à La Rochelle en 2005)

A la liste de noms de voyageuses célèbres, comme Alexandra David-Neel, Flora Tristan, Isabelle Eberhardt, Ella Maillart, s'ajoute celui d'une voyageuse connue seulement des spécialistes Rose de Saulces de Freycinet.

Rose de Freycinet a effectué un voyage maritime qui a duré trois ans et deux mois, entre 1817 et 1820, pour lequel elle a laissé des écrits qui n'ont pas disparu comme souvent sont effacées les traces écrites laissées par une femme, ainsi que le note Michelle Perrot dans son livre sur *Les femmes ou les silences de l'histoire*¹. Le récit de voyage de Rose de Freycinet, exceptionnel, rapporté dans son journal, donne une vision personnelle et féminine des habitants rencontrés, des événements traversés au cours du voyage autour du monde qu'elle effectue à bord de la corvette l'*Uranie* de 1817 à 1820.

Qu'en est-il du journal de Rose de Freycinet ?

Le journal de Rose de Freycinet est publié pour la première fois à Paris par la Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales en 1927 grâce à un descendant de Rose, un petit-neveu, qui en permet la publication un siècle après qu'il a été écrit par Rose.

Le titre de l'unique volume est *Campagne de l'Uranie, 1817-1820 : journal de madame Rose de Saulces de Freycinet*. Il est accompagné de notes qui le présente comme un journal intime, qui « est clair, précis et fort agréable à lire », où les « descriptions sont spirituellement racontées ». Une réédition aux éditions du Gerfaut date de 2003².

Le journal de Rose regroupe le manuscrit original adressé à sa cousine Caroline de Nanteuil, qui le conserve pour elle seule, et les lettres envoyées à sa mère entre le 23 octobre 1818 et le 18 novembre 1819.

La jeune femme (elle a 23 ans au moment du départ) a reçu une éducation classique et étendue, sa mère était directrice d'un établissement pour jeunes filles. Sa maîtrise de l'écriture la porte vers le journal et, à bord, elle aura tout le loisir voulu pour s'y consacrer.

Adressé à deux femmes issues du même milieu social, il n'est pas destiné à une publication et Rose y consigne les événements sur le ton de la confidence, de la spontanéité dans le cadre d'un échange avec une interlocutrice complice. Elle n'imagine pas alors que son expérience vécue puisse avoir un quelconque intérêt en dehors d'un étroit cercle familial.

Nous avons le récit d'une voyageuse qui se met en scène pour partager avec deux autres femmes qui lui sont proches une expérience habituellement réservée aux hommes.

¹ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*. Flammarion, 1998

² Rose de Freycinet, *Journal du voyage autour du monde. A bord de l'Uranie 1817-1820*. Editions du Gerfaut, 2003

Qu'en est-il du voyage de Louis de Freycinet ?

Le contexte

Nous sommes sous la Restauration, à une époque où les voyages d'exploration vers l'Océanie, qui avaient été interrompus par les guerres révolutionnaires et le blocus des côtes de l'Europe occidentale établi par les Britanniques, vont reprendre.

En effet, le gouvernement français est soucieux de relever le prestige de la France et il souhaite à nouveau voir le pavillon français flotter sur toutes les mers.

A l'étranger aussi, la Russie vient de lancer l'expédition de Krusenstern et Kotzebue en 1815, le capitaine King relève pour les Anglais les côtes de l'Australie pendant que le capitaine John Ross recherche au nord de l'Amérique le passage du Nord-Ouest que Cook n'avait pas trouvé.

Le projet scientifique du voyage de circumnavigation

A Paris, le ministre de la marine reçoit le projet d'un voyage de circumnavigation consistant essentiellement à déterminer la forme exacte du globe terrestre. Ce projet scientifique est signé par un capitaine de frégate attaché au dépôt des cartes et plans de la Marine, Louis Saulces de Freycinet, officier depuis vingt-deux ans. Il rappelait son rôle dans le voyage aux terres australes commandé par le capitaine Baudin (1800-1804). C'est d'ailleurs à la suite de ce voyage qu'il avait mis au point ce projet, et ses travaux géographiques notamment dans le relevé des cartes de la Nouvelle-Hollande qui ont valu à Louis le titre de correspondant de l'Académie royale des sciences. C'est donc un homme qui fait valoir son expérience et qui entend aussi obtenir de l'avancement (son frère aîné, Louis-Henri, vient d'être promu capitaine de vaisseau). Le projet est accepté par Louis XVIII et l'expédition est placée sous le commandement de Louis-Claude de Freycinet qui n'est autre que le mari de Rose.

Les objectifs de Rose et de Louis de Freycinet

Pour Louis, le but principal de ce voyage scientifique est triple, il s'agit de déterminer la forme du globe terrestre en comparant le nombre d'oscillations effectuées en 24 heures par un pendule à longueur invariable placé dans différents endroits du monde (Louis part avec quatre pendules invariables), des éléments du magnétisme terrestre et quelques notions de météorologie des régions équinoxiales.

Si des éléments de géographie et d'hydrographie (latitude, longitude) seront précisés, Louis écrit : « notre expédition est, je pense, le premier voyage maritime qui, destiné au progrès des connaissances humaines, n'ait pas eu spécialement l'hydrographie pour objet. »

Ce voyage scientifique aboutit pour Louis, à partir de 1825, à la publication en neuf volumes de texte et quatre atlas de planches du récit officiel du voyage et 31 volumes manuscrits remis à l'Académie royale de sciences.

Rose-Marie Pinon, née le 29 septembre 1794 à Saint-Julien-du-Sault dans l'Yonne, dans une famille bourgeoise modeste, avait épousé le 6 juin 1814, à Paris, un aristocrate, Louis-Claude de Saulces de Freycinet, de quinze ans son aîné. Elle n'a pas d'enfant (ce qui est loin d'être un détail, mais au contraire une condition essentielle à son départ), et se retranche derrière ses obligations d'épouse. Elle suit son mari, même si cela doit se traduire par une infraction aux usages de son milieu social et ceux d'un règlement dont elle ne parle pas. Dans l'esprit de cette jeune femme pieuse, une femme mariée doit accompagner son époux. Elle persuade Louis de l'emmener et elle en fait son complice comme le prouvent les modifications faites au logement qu'aurait dû occuper le lieutenant de vaisseau Leblanc qui ne partira finalement pas, sa santé étant jugée par le commandant trop fragile – en réalité les deux hommes ne s'entendaient pas. Dans son journal, jamais Rose ne parle d'envie de « voir du pays ».

Au départ, elle n'est rien d'autre qu'un passager clandestin. Pour embarquer, elle s'est déguisée en homme, vêtements qu'elle conserve à la demande de Louis jusqu'à Gibraltar. Les règlements maritimes s'opposent formellement à l'embarquement des femmes sur un navire d'Etat. Louis, en acceptant sa femme à bord va à l'encontre des règlements qui interdisent la participation d'une femme à un voyage scientifique. Les femmes n'ont recours au bateau que lorsqu'elles rejoignent un proche outre-mer. Ce qui explique que dans leurs écrits respectifs, si pour Rose la présence de son mari est constante, Louis ne mentionne jamais celle de sa femme (ce qui aurait pu lui coûter son commandement).

Le départ de Rose est signalé aux autorités, il fait couler beaucoup d'encre mais Louis XVIII, qui pensait que l'exemple de Rose avait peu de chance d'être contagieux, sera indulgent au point de permettre à Rose d'accomplir la totalité du périple.

Les moyens de l'expédition

Pour mener à bien ce voyage, Louis, ce marin savant, estime qu'un seul bâtiment suffit. Le choix se porte sur une corvette de 400 tonneaux et de 20 canons, rebaptisée pour la circonstance l'*Uranie* et préparée pour une expédition dans les mers chaudes. La coque est blindée de cuivre, deux alambics sont installés à bord et peuvent fournir 30 litres d'eau douce par distillation d'eau de mer.

120 hommes embarquent sur l'*Uranie* pour un voyage qui ne doit durer que 18 mois. L'équipage est composé de marins chevronnés, tous capables d'exercer différents métiers. A la demande de Freycinet, il n'y a pas de civil à bord hormis le dessinateur Jacques Arago, frère de l'astronome François Arago et l'aumônier, l'abbé de Quelen de la Villeglée. Les officiers sont chargés des recueils de données scientifiques.

Rose de Freycinet n'est pas la seule femme à embarquer clandestinement à bord d'un navire d'Etat. La femme la plus connue est sans aucun doute Jeanne Baré qui est partie à bord de l'*Etoile* commandée par Bougainville. Citons aussi Claude Girardin à bord de la *Recherche*. Le 15 juillet 1818 à Port Louis (Ile de France), Louis mentionne un déjeuner à bord organisé par le capitaine Purvis, commandant la frégate anglaise la *Magicienne*. Il réunit 80 personnes et « Mme Purvis, qui voyageait avec son mari, en fit les honneurs. » Rose n'en parle pas.



L'itinéraire du voyage de l'*Uranie*

L'*Uranie* quitte Toulon le 17 septembre 1817. Gibraltar, du 11 au 14 octobre ;Ténériffe aux Canaries, du 22 au 28 octobre ; Rio, où l'*Uranie* arrive le 6 décembre et y reste deux mois pour effectuer les observations du pendule et des boussoles ; Cap de Bonne Espérance (Afrique), du 7 mars au 5 avril 1818 pour les mêmes raisons ; Ile de France (île Maurice), du 5 mai au 16 juillet ; Ile Bourbon (île de la Réunion) jusqu'au 2 août ;

Baie des Chiens-Marins, du 12 au 26 septembre 1818 ; Ile de Timor, Coupang, du 9 au 23 octobre puis Diely jusqu'au 22 novembre ; Ile Pisang, 9 décembre ; Ile Waigiou, 24 décembre ; Iles Mariannes (Guam), atteintes en janvier 1819 où l'*Uranie* reste 3 mois pour les travaux scientifiques, l'approvisionnement et les malades ; Iles Sandwich (Hawaï), Owyhée le 8 août, Mowi le 16 et Woahou du 26 au 30 août ; découverte de l'île Rose le 21 octobre 1819 ; Port Jackson en Nouvelle-Galles du Sud du 17 novembre jusqu'au 25 décembre 1819 ;

Cap Horn le 7 février 1820.

En direction des îles Malouines, l'*Uranie* fait naufrage le 14 février 1820 suite à une importante voie d'eau occasionnée par le choc avec des roches sous-marines.

L'expédition repart le 27 avril 1820 sur un bâtiment américain acheté par Freycinet et renommé la *Physicienne*. Elle atteint Montevideo et y reste jusqu'au 7 juin. Rio le 19 juin pour un séjour de trois mois jusqu'au 13 septembre, Cherbourg puis le Havre le 13 novembre 1820

Rose la voyageuse

Rose s'est engagée dans un voyage dont elle a mesuré les risques essentiels, auprès de l'homme en qui elle a toute confiance. Elle s'en remet totalement à lui. Le 8 novembre 1817, en pleine mer, à la suite d'un vent violent et d'une avarie au gouvernail, Rose a peur et écrit : « *J'avoue que dans ce moment-là j'eus une frayeur affreuse...j'allais même recommander mon âme à Dieu, lorsque Louis entra pour me rassurer et me dire que tout était réparé.* »

Elle en est aussi extrêmement fière : « *mon mari n'est jamais embarrassé, il n'est même presque pas d'ouvrier qu'il n'éclaire dans l'exécution de son travail : la vivacité et la justesse du coup d'œil, jointes à beaucoup de sang-froid, le font triompher de toutes les difficultés.* »

Elle l'aime. Après le naufrage, elle écrit sur le chemin de retour : « *je suis toute tourmentée de voir Louis souffrir continuellement. Cela m'attriste et m'affecte à tel point que je ne cesse de pleurer.* »

Elle se décrit comme sage, obéissante et respectueuse, et, en fait, reproduit, et ce jusqu'au bout du monde, le même schéma de comportement qu'en France. Elle donne toujours d'elle-même l'image qui correspond aux stéréotypes attendus par la société.

Rose, femme de son époque et de sa condition

Rose note les difficultés personnelles qu'elle rencontre au cours de la traversée comme l'isolement à bord. Consciente d'être la seule femme, elle veille à ne pas se mélanger aux hommes, elle fréquente seulement les officiers et l'aumônier en dehors de leurs services. Elle emploie son temps à des occupations très féminines : « *je prenais chaque jour une heure pour étudier la guitare, une heure pour écrire mon journal, une heure pour l'anglais, une heure pour le travail à l'aiguille : de cette manière la fin de la journée arrivait sans que je me fusse ennuyée.* » Elle dessine aussi, et le hasard veut qu'elle puisse croquer une espèce de poisson inconnu, une raie, qu'elle est seule à avoir vue.

Son corps la fait souffrir : elle se plaint de la chaleur, de maux de tête, de boutons et de démangeaisons. Le naufrage la rend méconnaissable tellement elle maigrit, elle souffre beaucoup de la faim et du froid : « *je suis vraiment gelée, les pieds restent douloureux...enfin j'ai toujours faim et cela ne réchauffe pas.* »

Pourtant, Rose reste captive de ce modèle de comportement qui veut qu'une femme convenable ne se livre pas. La pudeur pèse sur son journal où peu de détails concernant sa vie à bord sont donnés : rien n'est dit sur la promiscuité, sur l'encombrement considérable, sur les privations. Elle nous apprend qu'elle assiste à la messe, qu'elle a recours à la prière « *pour retrouver mon courage* ».

Le souci des apparences

Après le naufrage, elle s'acharne à vouloir rester présentable tant est forte chez elle la culture des apparences : « *j'ai beaucoup à faire pour m'arranger une ou deux robes, les miennes ayant presque toutes été perdues dans le naufrage...J'avais heureusement de la percale et de la mousseline en pièce et je répare cela à coups d'aiguille* ». « *...D'un autre côté ce petit retard m'est favorable pour finir une robe de soie noire que j'ai achetée à Montevideo dans la crainte que l'ambassade française à Rio ne soit encore en deuil du duc de Berry et que j'ai besoin moi-même de faire ma cour à Madame l'Ambassadrice.* »

La chaussure, qui fait la différence entre les statuts est aussi d'importance. Rappelons que selon l'ordonnance royale du 18 mai 1819, l'esclave ne porte pas de chaussure.

Le quotidien

Aux îles Mariannes, elle écrit : « *Je passe une grande partie du jour dans notre chambre à coucher, que six croisées, de deux côtés opposés, rendent saine et fraîche. Là, tantôt brodant, tantôt écrivant ou lisant, je tâche d'oublier qu'il faudra se rembarquer de nouveau* ». Et plus loin, « *habitant ainsi la plus belle maison de la ville, je n'en sors que rarement* ».

Si elle fait référence à ses lectures, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand lors de la visite d'une forêt, rien dans ses textes n'évoque un imaginaire féminin du voyage ni même un quelconque intérêt pour les travaux de son mari : elle écrit n'éprouver aucun intérêt pour la science : « *J'aime mieux me tenir sous un arbre pour lire ou travailler, tandis que ces messieurs font leurs observations du pendule et autres.* » Elle collectionne des coquillages, des insectes et des oiseaux, « *une source de souvenirs* » seulement.

Après le naufrage, les animaux découverts sur l'île où l'*Uranie* s'est échouée, ne la préoccupent que lorsqu'ils lui permettent de pourvoir à la grande affaire d'une bonne épouse : prendre en charge les repas. Nourriture dont elle s'occupe aussi à bord lorsqu'il s'agit de soigner les malades.

Rose la narratrice

L'aménagement du quotidien demeure au centre de ses intérêts. Rose nous livre des descriptions précises où le goût du détail tisse la vie courante.

Ainsi, elle décrit remarquablement les vêtements comme signe distinctif d'une classe.

Rose qui a appris comment se tenir, s'habiller selon son rang, pour donner la meilleure impression possible en société et faire honneur à son mari, laisse peser un œil inquisiteur sur la tenue des femmes rencontrées.

Elle décrit les vêtements qu'elle porte pour les promenades, les messes, les repas officiels, les visites, s'inquiète de la manière de porter un fichu, s'étonne que les femmes les plus modestes n'hésitent pas à s'acheter les plus belles étoffes, la robe de mousseline des Indes de la femme de l'ambassadeur hollandais vaut 600 francs, elle est brodée à la main, le spencer est lilas et il est noté entre parenthèses, qu'il est en Virginie, le tout agrémenté par « *un tas de garnitures et de fanfreluches* ».

Le vêtement des hommes européens ou indigènes est lui aussi décrit : « *Or, jugez de l'effet sur des corps qui n'ont pour tout vêtement qu'une bande d'écorce de figuier banyan, large comme les deux mains, tournée autour des reins, et dont un bout passe entre les cuisses et revient s'entortiller par devant la ceinture. Ce vêtement, aussi léger qu'indispensable se nomme un langouti....* ».

Les autres femmes

Les dîners, les réceptions, les bals, les fêtes dans les églises, les courses de chevaux l'intéressent comme toutes les activités mondaines qui donnent l'occasion aux femmes des classes aisées, avec lesquelles elle se retrouve toujours, de se regrouper, de se distraire, malgré les distances ou la chaleur.

Au cours de ces occupations mondaines, elle croise d'autres femmes qu'elle ne cherche cependant pas à connaître. Elle ne dit rien des esclaves.

Ainsi, à l'île Maurice le « président » de la justice lui donne « *une négresse pour me servir...* ». A Diély, elle écrit : « *toutes ces esclaves sont jolies, richement vêtues à leur manière et parées de chaînes et de bijoux d'or* ». Nous n'en saurons pas plus sur ces femmes.

Elle s'interroge cependant sur les mulâtresses : « *Que va devenir cette population ? Restera-t-elle toujours entièrement séparée de la blanche ?* »

Pourtant, comme de nombreuses blanches, elle ressent ces femmes qui « *étalent un luxe dont on ne peut se figurer la richesse* », comme de possibles rivales : « *Je trouve que les créoles ont bien tort, car elles seraient bien mieux en vêtements simples que parées des plus belles étoffes. Il y a beaucoup de jolies personnes, mais peu de vraiment belles. D'une taille agréable elles sont bien faites, mais elles n'ont plus cette simplicité charmante qui les avaient distinguées jusqu'ici : elles sont remplies de prétentions et calculent tous leurs mouvements.* » La rencontre entre l'Européenne et des femmes de culture différente ne se fait pas.

Et son regard reste celui de son époque : « *Les créoles sont très affables ; quelques unes ont l'esprit cultivé, mais c'est le petit nombre. En général elles sont un peu superficielles. Elles deviennent généralement de bonnes mères de famille.* »

Aussi Rose est sensible à l'éducation qu'y est donnée aux enfants, même ceux qui sont nés d'un père blanc et d'une femme du pays : « *Ils font très bien élever leurs enfants qui sont presque blancs ; plusieurs même les envoient en Angleterre et en France.* »

Les transports pour ces femmes, comme ces Portugaises de Rio qui ne sortent de chez elle que pour aller à l'église, ont leur importance et donnent à Rose l'occasion de décrire avec précision un palanquin.

Aux Mariannes, elle note à propos des « naturels » : « *Ils se cachaient tous soigneusement, faisant néanmoins tous leurs efforts pour nous apercevoir ; nous devons, en effet, leur paraître aussi étranges qu'ils nous semblent l'être : c'est une réflexion que j'ai souvent l'occasion de faire.* »

Que rajoute à ce portrait la comparaison entre le journal de Rose et celui de son époux ?

Rose et Louis nous ont tous deux laissé des écrits donnant à ce voyage un intérêt supplémentaire, celui d'avoir les textes d'un homme, chef d'expédition et ceux de son épouse. Louis doit répondre à la demande de son commanditaire, il a des ordres de mission à tenir, il doit restituer les observations recueillies sur le terrain le plus objectivement possible.

Rose, elle, cherche surtout à faire plaisir. Elle va se permettre un peu d'humour. Ainsi, au Cap de Bonne-Espérance où elle est hébergée chez un négociant français qui l'escroque en lui faisant payer les marchandises dont elle a besoin plus chères, elle écrit : « *si nous avons le bonheur de retourner au Cap, je n'irai plus loger chez des gens si désintéressés !* »

Aux îles Sandwich, Louis invite le premier ministre à venir dîner à bord. Celui-ci se présente vêtu d'un langouti et d'une chemise sale, ce qui permet à Rose d'écrire : *c'est dans cet élégant costume que Kraïmoukou, premier ministre de S. M. le roi des îles Sandwich, vient dîner avec nous.* »

Rose est très sélective quant au récit de ses découvertes. Elle n'écrira pas un mot sur le vin local du Cap de Bonne-Espérance que Louis goûte et décrit longuement.

Elle se passe, non sans raison, des services d'une brave femme qui, aux îles Mariannes, se proposait de venir à bord lui tuer...ses poux, service qui n'avait pas été offert à Louis.

A l'encontre de Louis, elle ne note rien sur les singes magots de Gibraltar, sur les sauterelles, les papillons et les poissons volants tombés à bord après le départ de Ténériffe, sur les restes flottants d'un calmar géant.

Cependant, elle décrit avec brio le passage de la ligne de l'Equateur et la fête, peu connue autrement que par les marins, qu'il engendre. Louis se contente de la citer.

Le plus souvent, les descriptions de Rose s'accordent ou complètent celles de Louis.

Louis trouve que « *la tournure des mulâtresses créoles ressemble beaucoup à celles des blanches : presque toutes sont bien faites, ont les yeux beaux et pleins d'expression, le pied régulier, quoique grand, ce qui tient*

à l'usage qu'elles ont de ne point porter de chaussures pendant les douze ou treize premières années de leur vie.... » Il s'interroge aussi sur les mulâtresses, se demande si le gouvernement autorisera les mariages entre mulâtresses libres et colons blancs et il penche en leur faveur.

Rarement, les descriptions s'opposent, pourtant... A l'arrivée à Gibraltar, Rose écrit : «Lorsqu'on l'aperçoit de la mer, elle semble un rocher aride et dépourvu de tout agrément...»

Louis note : « Vue de la rade, la ville, bâtie en amphithéâtre au pied d'une montagne escarpée, offre un coup d'œil ravissant....»



Rose à Timor

Les résultats du voyage scientifique

L'expédition scientifique est une réussite. Malgré la perte de 18 caisses dans le naufrage ont été rapportés : 25 espèces de mammifères, 313 d'oiseaux, 45 de reptiles, 174 de poissons, grand nombre de mollusques, de polypes, de crustacés, d'insectes, un squelette d'homme (papou), une tête de tapir adulte, 3 000 espèces de plantes sèches dont 200 au moins inconnues, 900 échantillons de roche, le tout remis au Muséum du Jardin du Roi.

500 dessins représentant des sites, des hommes et leurs costumes, leurs habitats, leurs armes, les échantillons botaniques et zoologiques trop fragiles ou trop volumineux, ne pouvant être transportés et les vues des côtes.

Le nom de Rose a été donné à :

- une île située à l'est de l'archipel des Navigateurs
- un cap dans la baie des Chiens-Marins (Australie)
- au cours du voyage de Duperrey, une pointe et une anse de la côte du cap Freycinet, au nord de l'île Wagiou

Le nom de Pinon a été donné à :

- une colombe de l'île Rawak
- deux plantes : hibiscus Pinonéanus et la fougère Pinonia

Rose tire une certaine gloire de sa participation à ce voyage. A son retour elle est recherchée dans les salons. Une femme ayant affronté les dangers réels d'un voyage maritime ne peut que susciter la curiosité. Pour être sortie physiquement du rôle assigné ordinairement aux femmes, pour s'être échappée des contraintes de son groupe, son aventure renvoie à l'événement c'est à dire à ce qui provoque l'étonnement, la surprise, le mémorable.

Elle meurt du choléra le 7 mai 1832 à Paris. Louis décède en 1842.

Aujourd'hui, le journal de Rose, qui reste d'une lecture agréable, riche d'un enseignement ethnologique et sociologique, fonctionne aussi comme un recueil de mémoire qui nous apparaît profondément sexué. L'irruption de cette présence et de cette parole féminines en un lieu interdit aux femmes peut expliquer à lui seul tout l'intérêt que l'on peut lui porter. Mais il nous semble que l'intérêt de ce texte réside avant tout dans le fait même de son existence.

Rose a tenu la plume et elle est partie.